

1^{er} juillet 1961

Nous sommes sur les bords de la Marne à Esbly. Il fait très beau et on serait heureux s'il n'y avait ces maudits transistors qui gueulent partout. À gauche, c'est Edith Piaf qui agonise ; à droite, Aznavour ; un peu plus loin, un autre possédé, tout aussi mal en point. Informations : guerre d'Algérie. « Tourne le bouton, crie une bonne femme qui tricote une chaussette rouge, on deviendra fou avec cette politique ! » Des jeunes gens arrivent en scooters dans un boucan infernal ; ils s'arrêtent autour d'un saule pleureur, mettent pied à terre et se jettent dans l'herbe à plat ventre comme si une bombe venait de leur péter aux fesses. Les filles sont gaies et les garçons tristes. Une grande blonde en bikini ne se sent plus dans sa peau. Ah, si j'avais vingt ans ! Si je les avais, je la respecterais, je lui lirais des poèmes...

Annie et Aude vont faire trempette. Elles rampent dans la rivière, toutes en bras et jambes comme de grandes sauterelles. Des gamins les suivent en crachant de l'eau.

Retour peu avant la tombée de la nuit. La gare est pleine de gens barbouillés de soleil qui portent des pliants, des cannes à pêche, des parasols, des brassées de fleurs ou de feuilles. Au moment où le train entre en gare, un coup de tonnerre fait trembler la verrière, et la pluie arrive, blanche et brillante comme une fumée, elle enveloppe la locomotive, les quais et la rangée d'acacias de l'autre côté des voies. Tout le monde se bouscule pour monter : des jeunes filles rient à se pisser dans la culotte, un gars pousse au derrière une grosse bonne femme qui n'arrive pas à grimper tellement elle rigole. Finalement chacun trouve sa place. Le train repart dans un gros soupir. En face de nous, un Roméo à l'accent bellevillois fait une scène à sa Juliette. « Ta gueule ! » lui dit-il à la fin en la giflant un peu. Elle éclate en sanglots puis se jette au cou de cet apache et l'embrasse à pleine bouche. Tous les voyageurs sont des gens bien sympathiques. Un Noir assis près d'une portière lit *Andromaque*. Pas d'automobilistes. Cela opère une sélection.

2 juillet

J'arrive à l'atelier ce matin, le patron était là, les mains derrière le dos, planté devant ma table. Je lui dis bonjour. Il me regarde de la tête aux pieds comme une curiosité, puis, sans un mot, il tourne les talons. Il porte ses fesses ailleurs. Nous ne sommes pas des êtres humains pour ces gens-là... Avec Puta, le contremaître, c'est encore pire. On vit, lui et moi, dans les affres de la préméditation. Il pisserait sur mon cadavre et moi je danserais sur le sien. C'est la haine à l'état pur. On se donne du Monsieur gros comme le bras.

Pour ne rien arranger, cette saloperie de guerre d'Algérie est

partout. Il y a des gens qui n'en parlent jamais. Ils doivent être aveugles, sourds et muets. À peine sorti de la maison, je mets le nez dedans en ouvrant le journal. Dans le métro, quand monte un Nord-Africain il y a une sorte de frisson. À la sortie, on croise des patrouilles de harkis, mitrailleuse au poing. Il suffirait d'un pet de travers pour qu'il y ait une véritable boucherie. En face du commissariat de la rue F... transformé en place forte, les passants prennent un certain pas indifférent qui est une chose plaisante à voir. Les Algériens ont l'air de s'en aller cueillir des fleurettes. Les automobilistes ralentissent. Les chiens eux-mêmes traversent, la mine absorbée comme s'ils ne remarquaient rien. À l'atelier, Ali, le camarade kabyle, est l'objet, de la part de quatre ou cinq imbéciles, de plaisanteries et de provocations odieuses. À midi, quand nous sommes au bistrot, jouant au baby-foot avec lui, les harkis viennent se ranger derrière la vitre, le doigt sur la sulfateuse, pour nous regarder comme si nous étions des poissons exotiques. D'instinct je cherche la saccharine sur le comptoir. Non, c'est du sucre! J'en croque même un pour me tranquilliser tout à fait... Ce soir, dans les escaliers de la station Jaurès j'ai failli mettre le pied sur une grenade offensive qu'un paladin avait dû laisser tomber de sa poche en tirant son mouchoir. Le temps que je me demande ce qu'il fallait faire, le flot humain m'avait emporté.

À part ça, tout le monde est antiraciste, c'est rassurant.

4 juillet

Ce soir un camarade d'atelier a voulu nous ramener en voiture. On roulait à cent trente à l'heure. Un camion nous

coupe la route dans un tournant. Il s'en est fallu d'un cheveu que les Solassier trouvent leur épilogue sous un tas de ferraille. De retour à la maison, et encore sous le coup de l'émotion, j'ai appris par la radio la mort de Céline. Si je l'avais suivi, on aurait dit encore une fois que je l'avais imité... Écrivez de longues phrases, on dira que vous copiez Proust. Qui devait tout à Saint-Simon. Soyez sombre, soyez désespéré, vous voilà kafkaïen. Lyrique, c'est du Claudel. Amer, du Léautaud. Vous n'y échapperez pas. Si vous continuez pendant quelques années, on finira par se servir de votre nom pour étiqueter les nouveaux venus.

5 juillet

Encore deux incidents aujourd'hui : d'abord un représentant arrive à l'atelier pour essayer de placer sa camelote. D'autorité il se dirige vers moi et commence son baratin comme s'il avait affaire au patron. Je lui dis : « Je ne suis rien du tout. Vous faites erreur. Vous êtes tombé sur le pauvre mec. Tenez, adressez-vous plutôt là-bas à cette lumière... » Et je lui montre Puta, qui déjà se ramenait, l'œil en lanterne et tout crispé. Le gars le salue et lui dit : « Excusez-moi, je me suis trompé, j'ai cru que monsieur était le contremaître. » Puta triste alors, mais triste ! Morveux, reniflant. Des gens qui ne voient pas du premier coup d'œil qu'il est « cadre », « réussi », « arrivé », huitième merveille du monde. Gros chagrin, grosse injustice. On ne devrait pas seulement avoir l'emploi, mais encore la tête tout de suite, d'office... Un peu plus tard, c'est notre représentant qui vient me parler de corrections à faire sur une commande en cours. Puta, tout vexé, jaloux et frétilant cocu, se glisse entre nous. « C'est à moi qu'il faut s'adresser. À moi

seulement. C'est moi qui commande ici. C'est moi qui distribue le travail... »

7 juillet

Il y avait deux mois que je rongais mon frein. C'était beaucoup. Ce matin il a lâché brusquement. J'ai dit enfin à Puta tout ce que j'ai sur le cœur depuis le premier jour dans son Bataillon d'Afrique de l'imprimerie, puis j'ai pris la porte, j'ai bondi littéralement dans la rue... Me voilà encore une fois sans travail, moi qui suis pourtant un fanatique du travail. Il faut croire que ça ne suffit pas.

8 juillet

Nos retrouvailles, Claire Solassier et moi ! Des baisers, des caresses, presque des sanglots. Ah ! on était fou !

11 juillet

Tous ceux qui apprennent que j'ai lâché le boulot me donnent tort. La plupart sont fonctionnaires ou employés dans quelque boîte tranquille, ce qui leur permet de penser qu'en faisant un peu moins de cocottes en papier au bureau on doit pouvoir rentrer à la maison assez frais et dispos pour écrire la suite d'un petit roman à la mode. Tous me vantent le second métier, tous me conseillent de chercher une place au plus vite et de continuer mon œuvre la nuit, le dimanche, les jours de fête ou de catastrophes nationales...

Pour oublier ces tentateurs, je crie le plus fort que je peux : «Pérouges des Pérougiens, ville imprenable!» (C'est le début d'une inscription gravée sur la porte d'Enbas à Pérouges en souvenir de la résistance victorieuse de la cité assiégée par les Dauphinois.) C'est aussi mon cri de guerre.

J'ai un atavisme démodé. À part quelques militaires, rien que des artisans... On dira un jour que j'ai été par excellence «un homme dépaysé».

12 juillet

Aude est à la maison. Annie sera bientôt en vacances. Le soir je les entends parler des gens qui ont la chance de pouvoir partir à la mer. Elles se mettent en maillot de bain, essaient des chapeaux de plage, feuillettent des magazines, se montrent les photos de toute la saintropaille vautrée au soleil. Je fais la sourde oreille, morveux comme pas un. « On ira à la piscine! » a dit Annie d'un ton résigné. Évidemment c'est une solution. La Côte d'Azur du pauvre. Trois semaines dans l'eau de Javel.

J'ai beau me gendарmer, je renâcle devant l'idée d'aller chercher du boulot. J'ai mieux à faire à la maison. Ce que j'ai déjà publié n'est que la préface ou la prière d'insérer de ce que j'ai encore à dire, et, d'ailleurs, j'ai une énorme arrièrepensée qui exige beaucoup de travail, d'attention et de discipline de toute sorte... On me parle souvent de mon devoir. Or je suis précisément par excellence un homme de devoir. Mais d'un seul.

... Depuis une éternité, la morale sociale pèse sur moi. Et ce serait au moment où j'aperçois enfin un peu de lumière aux angles de cette maudite pierre et où je la sens glisser sur mon

dos, que je me coucherais les mains jointes en abandonnant la partie? Non, non, il faudrait être complètement insensé! Beau langage, mais le moyen?

... Visite de mon camarade d'atelier Joël. Il est très révolté lui aussi, très monté contre les patrons. On tombe d'accord pour dire que la solution serait de décamper à tous les diables et d'aller se cacher dans un coin sauvage avec un bon fusil.

Après son départ j'ai pris brusquement la décision de publier mon Journal.

13 juillet

J'ai acheté une toile de tente. Ça peut toujours servir. Un écrivain est un homme de guerre.

Dressé la tente dans la salle à manger. Nous nous sommes tous glissés dessous avec le Chat Civet. On pourra y tenir.

16 juillet

J'ai prévenu Julliard au sujet de mes projets et du Journal.

18 juillet

Réponse de Javet: « Il faut nous apporter ça. Pourquoi diable iriez-vous chez un autre? »

On ne m'a jamais répondu aussi vite, et sur un ton aussi vif.